

Introduction

Lise Harou

Recherche et hybridité sont au cœur des créations lesbiennes. Les textes réunis dans ce numéro en font foi. Curieux choix, d'ailleurs, que ce terme de *créations lesbiennes* suggéré et retenu pour le présent numéro de *Tessera*.

Pourquoi parler de *création* ? Parce qu'avant tel couple, il n'y avait pas ce qu'elles ont tissé à partir de telle ou telle expérience singulière et inédite, de tels fragments d'observations et d'acquis au fil de cette trajectoire. Parce que, ayant été au cœur des luttes sociales, certaines d'elles ont ouvert des pistes d'émancipation (avant elles, en effet, pas de reconnaissance du viol, du harcèlement, ou même de l'avortement, au point que l'oppression est désormais pratiquement inconnue d'un grand nombre de jeunes lesbiennes). Et d'autres ont façonné des œuvres, des images, des films, balayant un flot de paroles de passage, laissant des traces plus ou moins perceptibles de ce que fut leur vie, s'éloignant parfois de façon mesurée des disciplines apprises, faisant évoluer les perceptions et inspirant un éclairage renouvelé de l'histoire. Leurs initiatives ont été marquées par l'investissement dans des formes d'appréhension singulières qui ont parfois été à l'origine de stratégies institutantes, sensibles aux enjeux de la représentation.¹

Et pourquoi *lesbiennes*, alors qu'il est si difficile de se ranger dans pareilles catégories, avec leur caractère figé, trop stéréotypé, très imparfaitement capables de circonscrire la sinuosité profonde des parcours identitaires et des incertitudes qu'ils engendrent² ? Pour cerner ce qui rassemble des références diverses : transgénérationnelles, transdisciplinaires, transfrontalières, transnationales, il fallait chercher une unité minimale qui serve de fil conducteur à travers les multiples façons de voir, d'être et de s'exposer mises à contribution dans ce numéro.

Quant au déterminant *lesbienne*, il implique chez les personnes engagées dans des interactions intimes et significatives avec des partenaires « de même sexe », une volonté de se nommer, une politique de l'identité et de l'être au monde distincte justement en raison de cet engagement nourri par une certaine continuité. Pour plus de précision, on pourra évoquer la référence choc de Michèle Causse à une question de Nadine Ltaif (voir

l'entrevue dans le présent numéro) sur ce qu'il est convenu d'entendre par *lesbienne*. « Qu'est-ce qu'un assassin qui n'aurait pas assassiné ? » Définition par défaut en quelque sorte, imposant l'incarnation de la relation lesbienne tout en soulignant que ce n'est pas tant l'activité ou l'orientation sexuelle qui sont utilisées comme marqueurs de base, mais le fondement même de cette relation lesbienne : l'exploration d'une intimité « philogyne³ » à caractère générique plutôt que strictement sexuel, une manière d'accéder à des modes de construction de soi et de l'univers, de compréhension et d'intervention inédits, de pénétration de voies encore insoupçonnées, de lieux ou de plages de temps habituellement abandonnés ou interdits. D'où l'importance de la recherche, du jeu, de la transgression, de l'exploration de l'au-delà des frontières. À partir de cet au-delà des frontières, autres délimitations, autres lignes d'inscription dans le temps et dans l'espace, dans l'imaginaire ou le charnel, du plus matériel au plus virtuel.

Depuis les Amazones des temps anciens, l'univers de Radclyffe Hall peuplé d'audaces et d'élangs empêchés, entre les pages sombres de Virginia Woolf et les jardins de Vita Sackville-West, la folie éclairante de Violette Leduc, les confitures de billes de Gloria Escomel, éclats de verre et romans éclatés dans les interstices de l'histoire, les errances de Jane Bowles, des degrés mouvants de conscience mais émergeant de démarches communes⁴ ont balisé les aventures lesbiennes. La dynamique des rapports lesbiens pourrait aussi être décrite à partir de la lecture que fait Élisabeth Grosz de la notion d'économie, jusqu'à rejoindre celle d'*économie architecturale*.⁵

Dans le présent numéro de *Tessera*, nous avons tenté de maintenir une certaine cohérence et des perspectives ouvertes, sans nécessairement arriver à une représentativité optimale. Car il est vrai que les lesbiennes, en dépit de quelques valeurs fondamentales communes, peuvent être à des années lumières les unes des autres. L'idée était en tout cas, tant pour les textes que pour les œuvres visuelles, de faire état de parcours individuels ou collectifs et de courants ayant pu les inspirer ou susceptibles de les nourrir. Nous n'étions pas dans l'oubli des formes les plus tragiques que revêt encore la répression de toute relation à caractère lesbien dans de nombreux pays, par exemple l'Algérie,⁶ ou encore la Somalie où deux femmes viennent d'être exécutées en 2001 pour ce seul motif malgré les protestations internationales, mais nous nous sommes néanmoins limitées aux environnements plus « réceptifs » en la matière que sont la plupart des pays occidentaux. Les contributions ici réunies fourniront donc un aperçu somme toute localisé de la manière dont se vivent les créations lesbiennes.

Notes

¹ « La représentation du couple de femmes ne relève pas du simple enjeu esthétique, mais plus sûrement d'un enjeu symbolique qui commande en dernière instance l'accès des femmes à la fonction instituante. » (Marie-Jo Bonnet, *Les deux amies. Essai sur le couple de femmes dans l'art*, 2000, Paris : Éditions Blanche, p. 16.)

² « It seems to me that the processes of belonging are always tainted with deep insecurities about the possibility of truly fitting in, of even getting in. » (Elspeth Probyn, *Outside Belongings*, New York : Routledge, 1996, p. 40.)

³ *Philogyne* selon le sens donné par Michèle Causse à ce terme désignant un pouvoir qui « n'est pris ni par usurpation ni par force mais par tranquille reprise de soi », la force venant aux lesbiennes « non pas tant d'avoir quitté les lieux de l'appropriation que d'inventer les lieux de leur progression, de leur auto-engendrement ». (*Contre le sexage*, Paris : Balland, 2000.)

⁴ Sur la diversité des modalités et des pratiques inspirées de différents courants, voir notamment les *Mémoires lesbiennes* de Line Chamberland (Montréal : Les Éditions du Remue-ménage, 1996), *Contre le sexage* de Michèle Causse (Paris : Balland, 2000) et d'Elspeth Probyn, *Sexing the Self* (New York: Routledge, 1993), *Sexy Bodies: The Strange Carnalities of Feminism* (New York: Routledge, 1995), et *Carnal Appetites: Food / Sex / Identities* (New York: Routledge, 2001). Dans ce dernier ouvrage, Probyn souligne notamment les limites de certaines tentatives de mise en œuvre de l'identité qui ont pu être expérimentées : « [...] what happens to the purchase of all those theories – feminist, gay, lesbian, queer, psychoanalytic, etc. – that have privileged sex in one way or another as either constituting the very truth of ourselves; or those that have invested in endlessly deconstructing that supposed truth? » (69-70). « Indeed, the issue of 'sex on its own' is implicitly raised by 'the ampersand problem' of sexual politics, a problem that 'queer' was supposed to fix by its expansive inclusiveness, but may have instead aggravated » (72). Probyn et Causse insistent sur la démythification du rôle central du sexe au cœur de toute sensualité.

⁵ « The term *economy* derives from the Greek *oikos* (home or house, residence or dwelling). An economy is the distribution of material (cultural, social, economic, representational, libidinal) goods in a system of production and circulation. [...] An architectural economy consists not only in the distribution of bricks, stone, steel, and glass but in the production and circulation of discourses, writings (including bodily traces of a building's occupants), divisions of space, time, and movement, and the plans, treatises, and textbooks that surround and infuse building. » (Elisabeth Grosz, « Women, Chora, Dwelling », *Architecture New York. Architecture and the Feminine : Mop-Up Work*, 4 (Jan-Feb 1994) : 23).

⁶ Voir par exemple le témoignage de Malika présenté dans *Espace lesbien*, p. 55-60.